

Nathalie HEINICH, *Des valeurs. Une approche sociologique*

Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des Sciences humaines, 2017,  
416 pages

Hervé Glevarec

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11750>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.11750](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11750)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 497-502

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Hervé Glevarec, « Nathalie HEINICH, *Des valeurs. Une approche sociologique* », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 04 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11750> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11750>

---

Tous droits réservés

seconde vise à explorer « d'autres formes possibles de la pragmatique historique » sans que la nature de la différence soit explicitée. Le dénominateur commun de la troisième partie, quant à lui, est non explicité. Par ailleurs, comme souvent dans les publications possédant une visée théorique, des propositions parfois banales sont habillées d'une langue très savante. Le lecteur peine notamment à voir ce qui distingue « l'histoire radicale » proposée (pp. 291-319) des autres démarches présentées dans l'ouvrage. Enfin, une certaine propension des auteurs à s'auto-citer est à noter. Dans la bibliographie de presque tous les articles, l'auteur le plus représenté est... celui de l'article en question ; le record étant de douze références pour l'article portant sur le *re-enactment*.

Cet ouvrage est néanmoins utile pour le champ historique. Premièrement, il constitue certainement un jalon dans le lancement d'une dynamique en faveur des histoires pragmatiques. Il s'agit ici moins de se réjouir d'une intégration à l'histoire d'une perspective « à la mode » dans les autres sciences sociales que de poser autrement des questions fondamentales de notre discipline comme le rapport aux sources, la notion d'*agency* ou encore celle des relations entre théorie et données empiriques. Deuxièmement, la qualité des contributions est globalement élevée et fournit un intéressant outillage méthodologique et épistémologique. Pour conclure, cet ouvrage collectif, s'il n'échappe pas à certains travers du genre, contribue efficacement au renouvellement intellectuel de la discipline historique.

Paul-Arthur Tortosa

European University Institute, I-50014

Paul-arthur.tortosa@eui.eu

**Nathalie HEINICH, *Des valeurs. Une approche sociologique***  
Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des Sciences humaines, 2017, 416 pages

« Le rapport aux valeurs occupe ainsi un point quasi aveugle de la sociologie moderne » (p. 368), écrit Nathalie Heinich dans *Des valeurs*. L'ouvrage cherche à y remédier à ce constat en donnant corps à ces faits idéologiques que sont les « valeurs » par lesquelles elle identifie les « qualités » affectées à un objet (p. 167). Cette approche veut échapper à la confusion avec la « sociologie des valeurs » par enquêtes statistiques autant qu'avec la « sociologie morale » à visée normative. Nathalie Heinich se donne pour objet d'étudier « les principes en fonction desquels [les gens] accordent de la valeur à certains objets » (p. 20). Le livre a la forme d'une proposition générale,

sinon d'une théorie générale des valeurs. En cela, il est ambitieux. La thèse de Nathalie Heinich est que la valeur des choses est appuyée sur des valeurs. Je vois trois dimensions à cette théorisation : le statut premier de la valeur dans l'appréciation et le jugement (par rapport à d'autres choses comme des principes, des normes, des intérêts...), l'identification concrète des « valeurs » à partir de leur terrain d'observation/de manifestation et, enfin, l'architecture de l'axiologie en niveaux et en articulations. Sociologie axiologique, identification des valeurs et architecture générale formeront les trois éléments de la réflexion critique menée à l'issue de la présentation du modèle. Bien qu'en large accord avec la perspective sociologique de ma collègue, je soutiendrais que Nathalie Heinich a renvoyé ce qu'elle appelle les « valeurs » du côté de l'appréciation (associée au subjectivisme et à la normativité) alors qu'elles relèvent aussi de la qualification.

Revendiquant une sociologie adossée à l'enquête, Nathalie Heinich s'appuie sur ses précédents travaux et sur divers exemples, le design, l'archéologie, la corrida, etc. L'art, surtout contemporain, et parfois le patrimoine, forment cependant le contenu privilégié d'un « corpus littéraire ou archives historiques, articles de presse, entretiens, observations, questionnaires » (pp. 19-20). Cet ouvrage reprend les catégorisations « classique »/« moderne »/« contemporain » proposées par l'auteure dans son livre précédent, *Le Paradigme de l'art contemporain* (Paris, Gallimard, 2014), et la thèse que « l'art moderne » opère « la conjonction du régime de communauté, qui gouvernait l'art classique, et du régime de singularité, qui gouvernera l'art contemporain » (p. 264). Nathalie Heinich ne met pas en rapport direct, au sens d'une comparaison termes à termes (dans un tableau par exemple), le contenu de son axiologie avec les six « cités » des *Économies de la grandeur* de Luc Boltanski et Laurent Thévenot, points d'appui à différentes formes de justification (« inspirée, domestique, de l'opinion, civique, marchande, industrielle »). Elle y consacre une note qui ne propose cependant pas de correspondances des « valeurs » listées aux « cités ».

Les première et seconde parties portent sur le jugement de valeur et le sens de « valoir », tandis que la troisième partie est consacrée aux principes fondamentaux de la valorisation, à savoir les « valeur-principes ». Il y a trois sens au mot valeur, selon l'auteure : 1. La grandeur d'un objet (« valeur-grandeur »), son prix notamment. 2. Ce qui est crédité d'une appréciation positive (« valeur-objet ») : le travail, la famille, la religion, par exemple. 3. Enfin, le principe qui sous-tend une évaluation (« valeur-principe »). Il y a

un ordre d'engendrement qui va des « principes » à la « grandeur » : d'attribuer une valeur à valoriser quelque chose puis à avoir certaines valeurs, il y aurait ainsi une montée en généralité. Entre « "la" valeur conférée aux objets (premier sens) » et « les "valeurs" permettant ces valorisations (troisième sens) » (p. 192) y a-t-il une continuité de l'objet derrière le mot ? J'y reviendrai. Pour ce qui est de l'art contemporain, la pluralité des valeurs suggère que l'évaluation univoque est impossible faute d'une valeur partagée. Dit autrement, pour que la valeur-grandeur d'un objet existe, il faut qu'à chaque domaine du monde soit attachée une valeur-principe. Première thèse du livre donc : *il n'y a pas de spécification thématique de la valeur* (il n'y a pas de valeur ou de registre de valeurs attaché en particulier à un domaine ou à une configuration, mais il y a des « dominantes » [p. 277]).

Outre les trois sens du mot « valeur », l'axiomatique pour penser la valeur est la suivante : il y a trois « formes de valorisation » que sont la « mesure », le « jugement » et « l'attachement », exemplifiés par ce *film a reçu un prix*, « *c'est un chef-d'œuvre* » et « *je l'adore* ». Il y a quatre types d'objet de la valorisation : les « choses », les « personnes », les « actions » et les « états du monde ». Enfin, il y a les entités en présence dans une évaluation : les « objets », les « personnes » et le « contexte ». Autant les « formes de valorisation » (attachement, mesure et jugement) sont-elles croisées avec les « objets » de la valorisation (p. 144), autant rien ne les articule avec les trois sens du mot valeur (grandeur, objet et principe). Cela manque au lecteur, selon moi. Par ailleurs, le « prix » remplace, dans les tableaux 1 et 2, la « mesure » (p. 144, 146). Cette substitution, adossée à l'argument que la forme standard de la « mesure » est le « prix », n'est pas sans incidence puisque, à propos des « personnes », si elles ne peuvent, en effet, avoir de « prix », elles peuvent avoir une « mesure » (un « bienfaiteur de l'humanité », un « juste », un « résistant », un « expert dans un domaine »). La pertinence des tableaux 1 et 2 s'en trouverait interrogée.

Nathalie Heinich soutient une différenciation de la valeur qui représente une différence avec la théorie compatibiliste de la valeur de l'art de Raymonde Moulin (*De la valeur de l'art*, Paris, Flammarion, 1995) où la valeur artistique est le produit qui résulte, dans le plus général des cas, de l'articulation du marché et du champ artistique. Au contraire, pour Nathalie Heinich, il n'y a pas de commune mesure entre le prix et le jugement et non plus avec l'attachement. Elle soutient, à partir du domaine artistique, que le prix ne peut être « le langage universel de la valeur », point sur lequel elle indique s'écarter de « l'économisme »

de Luc Boltanski et Arnaud Esquerre (*Enrichissement*, Paris, Gallimard, 2017). Seconde thèse : *il n'y a pas d'unité de la valeur* de quelque chose.

La partie I traite du jugement de valeur comme d'une modalité de l'opinion. Le chapitre 5 insiste notamment sur la différence qu'il y a entre un « jugement de fait » (il a eu la Palme d'or), un « jugement de valeur » (« ceci est un film génial ») et un « jugement de goût » (« j'ai adoré ce film »). Le jugement de valeur statue sur la qualité des objets (il met en jeu la « valeur-grandeur » des objets, plus ou moins grande selon tel critère). À mes yeux, la spécificité de la théorie axiologique de Nathalie Heinich se trouve dans les pages qu'elle consacre à distinguer ces trois jugements « de fait », « de valeur » et « de goût ». Or, elle maintient, selon moi, une distinction entre « fait » et « valeur » (et concomitamment entre « descriptivité » et « normativité », ou « objectif » et « subjectif » [p. 127]) qui occulte un troisième terme essentiel à toute saisie des principes (plutôt des valeurs alors), à savoir la *qualité*. Entre le « jugement de valeur » – étant donné l'idée de *jugement non fondé* qui fait partie de ses significations ordinaires – et le « jugement de fait », il y a un « jugement de qualité » appuyé sur des principes et des critères. Le critère du jugement de qualité n'est pas de même nature que le critère du jugement de valeur et il n'est notamment pas une valeur.

La partie II se donne pour objectif d'examiner les différentes formes de valorisation de notre culture et ainsi notre « grammaire axiologique » en se focalisant sur les biens matériels. Le chapitre 7 traite des changements d'état des objets que constituent les trois « épreuves » de *disparaître* (pour les objets de l'attachement), *circuler* (pour les objets susceptibles d'appréciation chiffrée) ou être *évalués* (pour les objets du jugement) (p. 151). Le statut du lien des objets aux épreuves est-il juste ? Les choses sujettes à appréciation chiffrée relèvent-elles d'épreuves de circulation ? Ne relèvent-elles pas d'épreuves de réévaluation comme les choses jugées ? Le chapitre 8 examine les travaux scientifiques qui ont porté sur les changements de valeur, dans l'histoire et l'espace, de choses comme l'argent, l'autonomie, la pudeur, ainsi que la sociologie dite « pragmatique » des « sphères » (Michael Walzer) et des « cités » (Luc Boltanski et Laurent Thévenot).

La partie III porte sur les « valeurs-principes », ce au nom de quoi on valorise (un plat au restaurant peut être « bon », « beau », « sain » ou « bon marché », note-t-elle). Les valeurs sont connues de tous, à la différence des règlements ou lois. Une valeur est à elle-même sa propre fin, elle est assertive et non

démonstrative. Nathalie Heinrich se sert de l'art pour illustrer la pluralité des dites valeurs, beauté, spiritualité, sacralité... mais ces valeurs sont hiérarchisées, « publiques vs privées », « valeur vs anti-valeurs » et « fondamentales vs contextuelles ». On peut interroger la pertinence de la catégorie de « d'anti-valeur » si la valeur a été définie par son universalité (p. 201). En réalité, l'anti-valeur est une valeur contextuelle, ambivalente, tantôt positive tantôt négative. Il y a de même des valeurs fondamentales, non contextuelles, bien qu'elles ne soient pas fondamentales *en soi*.

Le chapitre 10 est le cœur de la proposition de synthèse d'une « grammaire axiologique » qui s'organise graduellement en six niveaux depuis les « prises » jusqu'aux « régimes de qualification » en passant par les « critères », les « valeurs », les « registres » et les « valeurs cardinales ». Les « prises » désignent un trait de l'objet (un balcon en fer forgé). Le « critère » (ou la qualité) est une catégorie de description/de justification de l'intérêt du trait perçu (« c'est du XVIII<sup>e</sup> siècle »). Viennent ensuite les « valeurs » qui sont des « familles de critères » (associées, par exemple, à la beauté, la moralité...). Nathalie Heinrich rappelle la valeur de « l'authenticité » dans le choix patrimonial, qualificatif refusé officiellement par les professionnels. Puis « la beauté », le « travail » et la « moralité », valorisés dans l'art classique, « l'intériorité » valorisée dans l'art moderne, le « plaisir » et le « jeu » valorisés dans l'art contemporain.

Le niveau supérieur des « registres de valeur » regroupe les valeurs qui se ressemblent (« beauté », « art » appartiennent ainsi au registre « esthétique »). Il n'y a pas de « registre de valeurs » correspondant à tel domaine d'activité, seulement des « affinités ». La beauté appartient au registre esthétique, l'authenticité patrimoniale à la pureté. Nathalie Heinrich identifie 16 registres de valeurs qui sont les registres « esthétique », « affectif », « civique », « domestique », « économique », « épistémique », « esthétique », « éthique », « fonctionnel », « herméneutique », « juridique », « ludique », « mystique », « pur », « réputationnel » et « technique ». Toutefois, des valeurs comme la « rationalité », la « justice » et « l'ordre » échappent aux « registres » mais sont des valeurs de « base » (p. 255, 258) sans être pour autant des « valeurs cardinales ».

Enfin, il y a le niveau des « amplificateurs de valeur » qui sont des « valeurs cardinales » au nombre de quatre, « pérennité », « universalité », « originalité » et « rareté », elles-mêmes croisées deux à deux, avec les deux « régimes de qualification » que sont

« l'extensibilité » (« régime de communauté ») et « l'insubstituabilité » (« régime de singularité ») d'une part, les dimensions du « temps » et de « l'espace » d'autre part. Il nous semble que « l'espace » et le « temps » ne sont pas les bonnes catégories pour décrire ce qui distingue « pérennité » et « universalité » d'une part et « originalité » et « rareté » d'autre part, à savoir le degré de généralité systématiquement supplémentaire du second terme (comme en témoigne « l'universalité » du patrimoine qui est une « universalité » à la fois temporelle et spatiale). Le dernier niveau est celui des « régimes de qualification » qui correspondent aux deux systèmes de représentation déterminant la modalité selon laquelle sont évalués les êtres ou les actions : « régime de communauté » (le nombreux, le standardisé, le conforme...) et « régime de singularité » (l'atypique, le rare, l'unique...). Les deux niveaux des « valeurs cardinales » et des « régimes de qualification » ne sont pas emboîtés dans l'arborescence mais sont des « amplificateurs » ou en « affinité » avec les niveaux précédents (p. 268, 271).

Le chapitre 11 est consacré aux conflits de registres de valeur, aux « dissonances axiologiques » qui apparaissent quand des critères, des valeurs ou des registres sont en conflit. Les conflits de registres engendrent des différends, entre celui qui trouve beau (registre esthétique) et celui qui trouve immoral (éthique) une même chose. Des « objets-frontières », parce qu'ils seraient à la frontière de « domaines d'activité et de systèmes axiologiques » (p. 302), sont susceptibles de produire ce genre de différends : l'art primitif pris entre « deux principaux registres sollicités », le « registre esthétique » et « registre épistémique » (p. 308) ; l'auto-fiction littéraire entre « esthétique » et « éthique » (respect de la vie privée) ; la corrida entre « éthique », « esthétique », « esthétique-culturelle » ou encore « civique » (la dimension identitaire de cette pratique ne semble pas désignée par un de ces registres). Toutefois, « l'éthique apparaît comme hiérarchiquement supérieure à l'esthétique » (p. 322). Autrement dit, la corrida, censée illustrer l'irréductible différend, est en même temps l'exemple caractérisé par Nathalie Heinrich comme celui de la domination proprement objective d'un registre. Les tensions entre valeurs (comme manger du foie gras par plaisir tout en étant sensible à la souffrance animale) se résolvent par le « clivage », la « relativisation » ou la « conciliation ».

La conclusion défend ce que nous désignerons de réalisme sociologique des valeurs (au sens de représentations consistantes pour les individus), combiné à un relativisme axiologique d'application considérant la

« variabilité et des registres axiologiques disponibles et des contextes », bien que l'ouvrage tende à donner des exemples opposés : en effet, il m'apparaît que « registres de l'art classique, moderne, contemporain, du patrimoine » sont autant de limitations à la variation axiologique. Nathalie Heinrich semble préoccupée par la volonté expresse d'échapper à ce qui pourrait donner lieu à un nihilisme post-moderne dont il ne s'agit nullement dans le relativisme axiologique d'application. La variabilité des registres axiologiques disponibles et des contextes est bien un relativisme duquel se distingue non pas un réalisme abstrait des valeurs (qui renverrait à des valeurs fondées de tout temps et en tous lieux) mais un réalisme systémique des valeurs, à savoir un réalisme qui soutient que certaines valeurs sont attachées à certains domaines, valeurs qui se décrivent, selon les domaines sans doute, comme des normes, selon nous.

Je poserai ici trois questions sur cet ouvrage qui, au-delà de l'objet sociologique renouvelé qu'il considère de façon sérieuse, mérite avant tout d'être mis à l'épreuve empirique et à la question conceptuelle. J'ajoute que je partage la posture sociologique de Nathalie Heinrich quant à la prise en compte des principes qui structurent la vie sociale, au-delà notamment d'un réductionnisme sociologique, par exemple à des intérêts. Pour le reste, j'appliquerai ma réflexion méthodologique et conceptuelle, comme tout scientifique doit le faire, en espérant être le plus proche possible des termes et procédés de ma collègue.

La première remarque porte sur la dimension de statut premier de la valeur, de cause finale de l'appréciation et du jugement. Nathalie Heinrich ne prend-elle pas le risque de l'axiologisme consistant à réduire tout « principe » à une valeur, à poser une anthropologie axiologique au fondement de l'activité humaine ? Nathalie Heinrich discute notamment dans sa partie conclusive de la différence entre les valeurs et les normes et soutient que les valeurs sous-tendent en dernier recours les normes en les justifiant (p. 354). La réduction des normes aux valeurs est-elle convaincante alors même qu'une « grammaire axiologique » est visée ? Or, une grammaire entraîne qu'il y a des règles à suivre, par définition. Il y aurait là un usage contre-intuitif de la grammaire qui ne repose ni sur des valeurs ni sur l'idée de conflits de valeurs.

Une norme est-elle une « valeur » dont on a oublié qu'elle l'était ? L'interdit de l'inceste repose-t-il, comme l'ensemble des normes, obligations et prescriptions, sur une valeur ? La question se pose de savoir si ce qui est appelé – au moins pour partie – une « valeur »

au troisième sens de « valeur-principe » n'est pas en réalité une « norme » à entendre comme une règle qui s'impose plus qu'elle n'est valorisée et si le jugement de valeur, quand il est un jugement de qualité, une activité normative davantage qu'axiologique dès lors qu'on juge de quelque chose selon des règles et non des valeurs. En cela, la citation même du philosophe Pascal Engel (*Les Lois de l'esprit*, Paris, Ithaque, 2012) que les concepts normatifs « s'expriment en termes déontiques, au moyen de notions comme celles d'obligation, de permission ou d'interdit » (p. 355), alors que les concepts axiologiques « s'expriment en termes de bien, de mal, de bon ou de mauvais » semble représenter une objection à l'assimilation des normes à des valeurs finales. C'est d'ailleurs ce que désigne explicitement le syntagme kantien « d'impératif catégorique » (p. 339) pour caractériser le respect des valeurs. C'est la signification même de ce qu'est un principe qui est à expliciter : un principe est-il la manifestation d'une valeur qu'on désire ou d'une règle qui s'impose ? Dans le domaine scientifique, le registre épistémique (juger selon les critères du vrai) est une valeur de *surcroît* ; je soutiendrai personnellement qu'il s'agit en premier lieu d'un principe, d'une norme. Il n'y aurait alors pas de « neutralité des œuvres » ; une thèse de doctorat appelle un type de jugement, un roman, un autre. Nathalie Heinrich dit à plusieurs reprises (pp. 285 et 295) que le registre « esthétique » est le registre valable pour le monde de l'art et l'œuvre d'art. Une telle affirmation revient à dire qu'il s'agit là d'une norme. De même, on peut être arrêté par la qualification de l'art contemporain et de la psychanalyse par le registre « herméneutique » (et non « épistémique ») (p. 248). Jacques Lacan affirmait *a contrario* que la psychanalyse n'est pas une herméneutique. Nathalie Heinrich serait là dans un conflit de valeurs (la neutralité scientifique serait de même engagée à travers le simple travail de qualification-description du sociologue), ce qui nous introduit à la seconde discussion critique : la qualification des valeurs.

La seconde remarque porte sur le rapport de la conceptualisation à son terrain d'observation. La théorisation ne s'appuie pas sur un corpus issu d'une enquête spécifique visant à saisir des « valeurs » sur un ou des domaines de la vie sociale strictement délimité(s). Aussi la liste des valeurs et des niveaux est-elle propédeutique, exhaustive ou spécifique d'un domaine, de l'art ? *A priori*, la liste excède l'art. Comment le lecteur peut-il faire à son tour l'épreuve du rapport au terrain ? Les corpus sont-ils suffisamment nombreux, y compris sur l'art, pour décrire domaines et valeurs ? Manque, à mes yeux, l'examen des valeurs positives de l'art contemporain (et non seulement de

ses rejets) comme c'est le cas pour le patrimoine *via* les choix des professionnels de ce secteur. À l'instar de l'art contemporain et de la psychanalyse caractérisés par le registre « herméneutique », on peut discuter de certaines qualifications. Je ne sais pas s'il est juste de dire que la BD et l'animation relèvent du registre « ludique » (p. 251). Nathalie Heinrich prend cet exemple : « "Ce film est beau" implique que la "beauté" est une valeur » (p. 135). Imaginons l'affirmation « "ce film est joyeux" implique que sa gaieté est une valeur ». Pourquoi pas. Il y aurait autant de valeurs qu'il y a de traits discernables d'un objet. On le voit, la nature descriptive ou axiologique de l'affirmation « ce film est beau » est en jeu : est-ce un jugement de fait ou un jugement de valeur ? Ou un jugement de qualité, comme nous l'avons avancé ? Cela tient sans doute à l'exemple auquel manque sa modulation : « Ce film est grand parce qu'il est beau ». Plus généralement, une façon de mettre à l'épreuve l'axiologie proposée, comme les biologistes refont les expériences de leurs collègues pour les valider, serait de faire l'exercice, pour Jeff Koons (pp. 273-274), de mettre entre les chevrons la « valeur » (correspondant aux qualificatifs ou aux substantifs du critique d'art caractérisant l'œuvre ou la personne de ce plasticien) et de les comparer à ceux proposés par Nathalie Heinrich.

La troisième remarque porte sur l'articulation des niveaux supérieurs que sont les « registres », les « amplificateurs de valeur » et les deux « régimes de qualification » avec le reste de la typologie et leur fonction d'amplification et d'affinité. « L'intériorité », utilisée de façon définitoire pour l'art moderne, ne trouve pas de place dans la liste des « valeurs » non plus dans celles des « régimes » de « communauté » et de « singularité » définissant l'art classique et l'art contemporain (p. 264). Dans *La Gloire de Van Gogh*, Nathalie Heinrich (Paris, Éd. de Minuit, 1991) indique que l'intériorité appartient au nouveau régime de singularité. Du coup, « l'intériorité » de l'artiste « moderne » relève du « régime de singularité », régime qui définit, lui, « l'art contemporain ». De même, le critère de « l'authenticité », attaché à la patrimonialisation et qui en représente la justification pour ses professionnels, ne correspond pas pour autant au « régime de singularité » constitutif des objets qui ne sont pas échangeables (les œuvres d'art). C'est la notion « en affinité » qui ouvre sur un certain flou. *Des valeurs* proposant une architecture et de nombreux tableaux, l'ouvrage appelle légitimement, pour emporter l'adhésion et pour la lisibilité complète de la théorisation, un tableau d'ensemble articulant, lui, tous les niveaux, des « prises » aux « régimes ».

Il me semble que Nathalie Heinrich défend à la fois un modèle de la variabilité axiologique des valeurs et un modèle du paradigme axiologique des objets et personnes. La tension, voire la contradiction, est palpable à propos de l'art contemporain qui est caractérisé comme le lieu d'un conflit de nombreuses valeurs et, en même temps, par un « régime » propre, la « singularité ». Alors, Jeff Koons, grand sur le régime de « singularité » (p. 273), doit aussi être grand sur une valeur-grandeur. Laquelle ? Si ce n'est pas le cas, pourquoi et avec quelle conséquence descriptive et conceptuelle ? On retrouve là un parti-pris qui ne permet pas de connaître la valeur positive ou les valeurs positives mises en avant à propos d'œuvres comme les colonnes de Daniel Buren. Appuyer méthodologiquement une sociologie des valeurs sur des « rejets » (de l'art contemporain) met au premier plan les désaccords et les différends, ce qui ne débouche pas sur la même analyse que de le faire à partir des accords artistiques sur telle ou telle valeur. De fait, ce qui se présente comme une variabilité des registres axiologiques disponibles et des contextes (aux deux niveaux des « valeurs » et des « registres de valeur ») devient une unité des valeurs au niveau des régimes sous la forme des « paradigmes ». Cette coexistence entre « valeurs » (non unifiées ou non hiérarchisées) et « régimes de singularité et de communauté » sous la forme des « paradigmes » (unifiés et distincts dans le temps) qui leur sont supérieurs, où l'on voit qu'il est indispensable d'avoir un objet concret – ici l'art contemporain – pour pouvoir discuter des propositions d'une analyse sociologique à partir d'un cas homogène, pose une difficulté dès l'instant qu'un être est grand sur un « régime » sans l'être sur une « valeur ». Or, est-il possible d'être un artiste grand sur le « régime de singularité » qui est un « paradigme » et un artiste en conflit sur des « valeurs » ? Aussi ce sont les niveaux de base de l'axiologie proposée par Nathalie Heinrich qui m'apparaissent les plus convaincants. J'y ajouterai personnellement une réévaluation du relativisme d'application des valeurs (ce qu'un terrain de choix positifs davantage que de rejets aurait sans doute favorisé) au profit, disons, d'un réalisme normatif (au moins pour une partie des domaines ou situations sociales pour lesquels des normes ou des valeurs s'imposent) davantage que d'une variabilité axiologique. Ce réalisme examinerait la nature du jugement quand il est un jugement de qualité. Et je défendrai donc l'idée que le jugement d'appréciation ne se dissout pas dans le jugement de valeur. « Ce film est beau » n'implique pas que la beauté est une valeur pour celui qui l'énonce (rien ne le dit) ; il implique que la beauté fonctionne comme un principe de la qualification. Le jugement sur *Des valeurs* n'émerge pas au jugement de valeur mais au jugement de qualité.

L'affirmation qui dit qu'il y a un ordre d'engendrement qui va des « principes » à la « grandeur » abonde dans le sens de l'axiologisme puisque n'est pas examiné ce fait courant, il me semble, notamment dans l'univers des biens culturels, que des œuvres peuvent avoir, aux yeux des individus, une « valeur-grandeur » sans point d'appui sur une « valeur-principe ». La sériephillie des individus ordinaires témoigne que la « qualité » reconnue à un ensemble de séries télévisées contemporaines, leurs « effets de réel » par exemple, ne s'appuie pas sur une valeur principe. Ou alors elle s'ajoute comme nouvelle valeur à un stock de valeurs ; c'est formuler là une question sur la règle d'engendrement des valeurs : les valeurs sont-elles un stock fini ou de nouvelles se créent-elles ? Si oui, en tant que valeurs *déjà là* ou à partir des choses et individus ?

**Hervé Glevarec**

*Issso, université Paris Dauphine, F-75016  
herve.glevarec@dauphine.fr*

**Yolaine PARISOT, Charline PLUVINET, dirs, Pour un récit transnational. La fiction au défi de l'histoire immédiate**  
Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Interférences, 2016, 368 pages

Quel rôle la littérature joue-t-elle dans la compréhension et l'appréhension de faits historiques ? Quelles figures d'auteur et quels positionnements émergent des fictions en prise avec le réel ? Quels bouleversements cette confrontation au réel entraîne-t-elle dans la facture fictionnelle ? C'est à ces interrogations que l'ouvrage collectif dirigé par Yolaine Parisot et Charline Pluvinet *Pour un récit transnational. La fiction au défi de l'histoire immédiate* tente de répondre.

La partie inaugurale du collectif interroge la possibilité d'une fictionnalisation de l'événement à travers l'analyse d'Andrée Mercier (pp. 21-32) du roman de Louis Hamelin *La Constellation du lynx* (Montréal, Éd. Boréal, 2010), s'inspirant des événements liés à l'occupation de l'Armée canadienne et les enlèvements du Front de libération du Québec à l'automne 1970. Grâce à la multiplicité des points de vue, le rapport entre les faits et la fiction est envisagé non plus sous l'angle de récits vraisemblables mais sous celui de l'investigation historique, dépassant ainsi la lecture officielle de l'événement et les lectures explicatives ou partisanes des romans antérieurs traitant du même sujet. Émilie Etemad (pp. 33-42) voit dans le dialogisme à l'œuvre dans la quatrième partie du roman de Roberto Bolaño *2666* (Barcelona, Éd. Anagrama, 2004), dont le lieu Santa Teresa et les faits rappellent les massacres de femmes à Ciudad Juarez

au Mexique, et qui lie la facture de l'essai journalistique à l'intertexte poétique, une représentation de la violence comme dynamique historique du continent sud-américain. Il place également le lecteur dans le rôle d'un enquêteur de plus et la correspondance entre un réel marqué par l'excès et une esthétique tout aussi démesurée viennent combler la mémoire historique, restée béante pour les « hors société ». Marie Bulté (pp. 43-55) montre, à travers *Le Passé devant soi* du Rwandais Gilbert Gatore (Paris, Éd. Phébus, 2007), que la fiction enchâssante, sous la forme d'enquêtes orales auprès de témoins, et la fiction enchâssée, centrée sur la vie d'un génocidaire, tentent de lier les présupposés de l'histoire immédiate (la mémoire vivante des témoins) et la fiction. Ces deux modélisations de l'histoire immédiate témoignent d'après Marie Bulté de l'impossibilité de synthèse des témoignages et du travail explicatif qui rendent intelligible l'événement, et donc de l'impossibilité de fictionnaliser le génocide du fait de sa nature traumatisante. Seule la violence est restituée à travers la fiction du génocidaire qui, d'une certaine façon, s'arrose le statut de victime.

Les romans qu'analyse Chloé Tazartez (pp. 57-70), *L'Attentat* de Yasmina Khadra (Paris, Julliard, 2005) et *Les Étoiles de Sidi Moumen* de Mahi Binebine (Paris, Flammarion, 2009), traitent tous deux du thème de l'attentat-suicide. La quête des narrateurs pour comprendre leur acte s'accorde avec la « frénésie interrogative » à laquelle est confronté l'historien face à la sidération que crée l'événement et à la demande de sens. C'est à travers la médiation de l'expérience individuelle que l'événement est saisi ainsi que des points de vue qui, par un retour sur la vie des protagonistes, réinterrogent le récit donné par la collectivité qui « cherche à colmater les brèches ouvertes par l'attentat, se reconstruisant sur les mêmes bases que celles visées par l'acte terroriste » (p. 64). Ces deux introspections mémorielles peuvent constituer, d'après l'auteure, une première étape dans l'appréhension de l'événement et conduire à réfléchir aux fondements de la collectivité en tenant compte des points de vue d'acteurs jusqu'alors déniés.

C'est pour saisir les récits de violence immédiate qu'Isaac Bazié (pp. 71-82) a choisi de rapprocher *Léviathan* d'Arno Schmidt (Hambourg, Rowohlt, 1949) et *L'Ombre des choses à venir* de Kossi Efovi (Paris, Éd. Le Seuil, 2011), où histoire et écriture se déploient sur le même axe chronologique. L'auteur montre que les personnages de ces romans confrontés à la violence développent une surconscience du vécu immédiat de la violence, celle-ci favorisant la réminiscence de faits antérieurs. Le littéraire révèle ainsi, par rapport